



HAL
open science

Imaginaire national

Olivier Rey

► **To cite this version:**

| Olivier Rey. Imaginaire national. Le Dictionnaire de la Nation, 2024. halshs-04263756

HAL Id: halshs-04263756

<https://shs.hal.science/halshs-04263756v1>

Submitted on 26 Dec 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

À paraître dans Christophe Boutin, Olivier Dard et Frédéric Rouvillois (dir.),
Le Dictionnaire de la Nation, Paris, Éditions du Cerf.

IMAGINAIRE NATIONAL

En tant qu'adjectif, « imaginaire » a un sens plutôt péjoratif : est imaginaire ce qui n'a d'autre existence que dans l'imagination. Un malade imaginaire est quelqu'un qui se croit et se prétend malade sans l'être. Imaginaire, dans cette acception, est lié à chimérique, illusoire, inventé, faux. En tant que substantif, « imaginaire » désigne un registre essentiel de la psyché humaine. L'imaginaire n'est pas tant alors ce qui s'oppose au réel que ce qui est toujours solidaire de notre appréhension du réel. On sait combien est décisif le rôle de l'imaginaire dans l'enfance : l'imaginaire enfantin n'est pas ce qui coupe du monde mais, au contraire, ce qui nourrit l'intérêt pour le monde. Tout au long de la vie le réel suppose, pour être approché, un horizon imaginaire qui l'englobe. Un être humain sans imaginaire est une coquille vide. Il en va de même pour les nations.

Pour comprendre le rôle décisif de l'imaginaire dans la formation et l'existence d'une nation, il est bon de se rappeler que depuis les origines de l'humanité, les hommes ont vécu au quotidien, pour l'écrasante majorité d'entre eux et jusqu'à une date très récente, au sein de communautés de quelques dizaines à quelques centaines de membres. Dès lors, l'avènement des grandes sociétés d'individus, dans lesquelles nous sommes aujourd'hui appelés à vivre, constitue une révolution anthropologique majeure, dont Ferdinand Tönnies a su résumer en quelques mots la teneur. « Selon la théorie de la société, celle-ci est un groupe d'êtres humains qui, comme dans la communauté, vivent et demeurent pacifiquement les uns à côté des autres, mais qui, au lieu d'être essentiellement liés, sont au contraire essentiellement séparés ; et alors que dans la communauté, ils restent liés en dépit de tout ce qui les sépare, dans la société ils restent séparés en dépit de tout ce qui les lie¹. » Pour le dire autrement : en régime communautaire, l'individu existe en tant que membre de la communauté (« je » est le singulier de « nous »), en régime social, la société existe en tant que rassemblement des individus (« nous » est le pluriel de « je »). Dans le passage de la communauté à la société, l'individu découvre une liberté tout à fait nouvelle. La médaille a aussi son revers : nous gardons en effet, inscrits en nous, nombre de tropismes communautaires que les grandes sociétés d'individus laissent en souffrance – réduits qu'ils sont à s'exprimer dans des espaces de plus en plus fragiles et limités. Une tension nous habite, entre les principes de vie communautaires qui appartiennent à notre nature, et les principes de vie sociaux que les conditions de vie présentes réclament et imposent. Dans les termes de Friedrich Hayek : « Une partie de nos présentes difficultés tient au fait que nous vivons simultanément selon deux ordres différents, régis par des règles différentes, avec les efforts d'ajustement de nos conduites, de nos pensées et de

¹ *Communauté et Société*, livre I, § 19, p. 45.

nos émotions que cela exige. Si, comme nos penchants instinctifs et affectifs nous y invitent, nous devons appliquer sans modification ni restriction les règles du microcosme (c'est-à-dire de la petite bande ou troupe ou, disons, de nos familles) au macrocosme (notre civilisation élargie), *nous détruirions ce dernier*. Si à l'inverse nous devons appliquer constamment les règles de l'ordre étendu aux groupes plus restreints et plus intimes auxquels nous appartenons, *nous broierions ceux-ci*. Aussi devons-nous apprendre à vivre dans deux sortes de monde à la fois. » Hayek poursuit : « En dépit des avantages liés au fait que nous soyons capables, jusqu'à un certain point, de vivre simultanément selon *deux* ordres de règles, et de distinguer l'un de l'autre, la chose est tout sauf aisée. [...] Le conflit entre ce à quoi les hommes sont instinctivement portés et les règles de conduite apprises qui leur ont permis de se développer [...] est peut-être le thème majeur de l'histoire de la civilisation². »

On comprend maintenant le rôle essentiel que la nation moderne est appelée à jouer. La nation est une *société* d'individus qui, en tant que nation, préserve en elle certains traits propres à la *communauté* (on parle de communauté nationale, non de société nationale). Aussi vaste ou populeuse qu'elle soit, la nation a ainsi, de la communauté, le caractère limité – si un empire universel est concevable, une nation universelle est en revanche une contradiction dans les termes. Par ailleurs, l'appartenance nationale relève, *a priori*, aussi peu du choix que l'appartenance familiale, elle s'impose à l'individu du fait de son ascendance ou du lieu de sa naissance. Il est certes possible de changer de nationalité au cours de sa vie, mais le terme même de « naturalisation », utilisé pour entériner ce changement, montre que l'appartenance de nature demeure le modèle. Cela étant, en contraste avec les anciennes communautés vernaculaires qui étaient d'abord des réalités immédiatement vécues, les nations, ne serait-ce que par leurs dimensions, ne peuvent revêtir une dimension communautaire sans faire appel à un imaginaire. Imaginaire ne signifie pas indépendance vis-à-vis d'éléments concrets, mais élection de certains éléments considérés comme constitutifs de la communauté.

Parmi ces éléments, la langue occupe souvent une place déterminante. Ce n'est pas un hasard si un même mot sert souvent à désigner une langue et une nationalité. Une langue commune est un élément directement constatable et très prégnant, qui peut servir de critère dans la revendication d'une indépendance nationale à l'intérieur ou contre d'autres ensembles, ou encore être imposée à l'intérieur d'un territoire pour le constituer en nation – les nations multilingues n'étant pas tant des contre-exemples que des exceptions qui confirment la règle. L'importance de la langue ne tient pas seulement au fait que les individus doivent pouvoir se comprendre au sein de l'espace national, elle a aussi à voir avec l'imaginaire. Pensons à ce paradoxe : alors que les nations, telles que nous les connaissons, sont d'existence récente, une nation, sitôt constituée, se conçoit volontiers comme émergeant d'un passé immémorial – garant, en miroir, d'un avenir illimité. Le paradoxe disparaît dès lors que l'on imagine la nation présente bien avant sa reconnaissance en tant que telle, et ne faisant que se réveiller d'un long sommeil pour accéder, enfin, à la conscience d'elle-même. Les affinités entre nations et langues s'en

² Friedrich Hayek, *La Présomption fatale*, p. 28 et 29.

trouvent renforcées ; en effet, « sitôt qu'on se met à penser la nationalité en termes de continuité, peu de choses paraissent, historiquement, aussi enracinées que les langues, dont on ne saurait indiquer d'acte de naissance précis³ ».

Il ne suffit pas, pour faire nation, de partager certains traits communs, comme par exemple la langue. Il faut, de surcroît, que ces traits soient élevés au rang de traits distinctifs et constitutifs d'une communauté. À cet égard, le rôle de l'instruction est déterminant, qui crée un cadre de référence commun ; le rôle de l'histoire l'est tout autant, qui à la fois élabore un récit national remontant loin dans le passé, et situe la nation parmi les autres nations et dans le tout du monde. C'est dans une période d'intenses affirmations nationales qu'apparurent, en Europe, les premières chaires universitaires d'histoire (1810 à Berlin, 1812 à Paris). C'est également dans cette période que se constituèrent dans les musées les grandes collections qui, tout en rassemblant des œuvres de provenances diverses, réunissent la nation autour d'un patrimoine qui lui est propre. Benedict Anderson reconnaît aussi, dans la constitution de l'imaginaire national, le rôle décisif joué par la diffusion de l'imprimé. D'une part, « le capitalisme de l'imprimé donna au langage une fixité inédite qui, à la longue, contribua à forger cette image d'ancienneté tellement capitale pour l'idée subjective de nation ». D'autre part, l'imprimé nourrit avec le roman et la presse, à partir du XVIII^e siècle, deux formes d'imaginaire qui « fournirent les moyens techniques de “re-présenter” le *genre* de communauté imaginée qu'est la nation⁴ ».

« Imaginaire » est lié à « image » et, de ce fait, on ne saurait sous-estimer l'importance revêtue par les représentations cartographiques dans la conscience nationale. Prenons un exemple : pour un jeune Français de Bretagne, du Pays basque ou de Provence, l'annexion au Reich allemand de la lointaine région d'Alsace-Moselle aurait pu demeurer très abstraite si elle n'avait été directement perceptible, sur la carte dans une salle de classe, comme une amputation de l'« hexagone ». La silhouette cartographique est un lieu de cristallisation, parmi d'autres, de l'imaginaire national.

Sociétés d'individus, les nations modernes ne possèdent un caractère communautaire qu'en vertu d'un imaginaire. Les critiques de la nation, tel Ernest Gellner, en tirent argument contre la nation, en comprenant cet imaginaire national comme faux-semblant, contrefaçon, voire tromperie⁵. Mais un tel imaginaire peut aussi être compris comme création – élaboration d'un compromis assez heureux entre un mode communautaire qui, à l'heure des consciences individuelles exacerbées et des grands systèmes technologiques, n'est plus guère praticable, et la révocation cosmopolite de toutes les attaches qui n'est pas viable non plus, parce que les besoins communautaires, enracinés dans notre nature, demeurent et, sans la nation, s'exprimeraient de manière anarchique et destructrice. On pourrait mettre au crédit de la nation de réussir, en grande partie par son imaginaire, à satisfaire jusqu'à un certain point les tropismes communautaires que le

³ Benedict Anderson, *L'Imaginaire national*, p. 197.

⁴ *Id.*, p. 55 et 36.

⁵ Voir *id.*, p. 20, et Ernest Gellner, *Contemporary Thought and Politics*, et *Nations et nationalisme*.

monde moderne laisse en déshérence, tout en ménageant, en son sein, la plus grande ouverture possible. Le succès de l'idée nationale, partout sur la terre au fur et à mesure que la dynamique modernisatrice s'est étendue, tient à ce que, en offrant asile à une part essentielle d'humanité, elle garde le monde vivable, aussi éloigné qu'il soit devenu des conditions de vie directement en accord avec nos facultés.

Olivier REY

MOTS-CLEFS

NATION, IMAGINAIRE, COMMUNAUTÉ, SOCIÉTÉ, LANGUE, HISTOIRE, MUSÉE, IMPRIMERIE, CARTE GÉOGRAPHIQUE.

INDEX NOMINUM

Benedict ANDERSON, Ernest GELLNER, Friedrich HAYEK, Ferdinand TÖNNIES.

BIBLIOGRAPHIE

Benedict ANDERSON – *L'Imaginaire national. Réflexions sur l'origine et l'essor du nationalisme* [*Imagined Communities*, 1983], trad. Pierre-Emmanuel Dauzat, Paris, La Découverte, 2006.

Ernest GELLNER – *Contemporary Thought and Politics*, Londres/Boston, Routledge et Kegan Paul, 1974.

– *Nations et nationalisme* [*Nations and Nationalism*, 1983], trad. Bénédicte Pineau, Paris, Payot, coll. « Bibliothèque historique », 1989.

Friedrich HAYEK – *La Présomption fatale. Les erreurs du socialisme* [*The Fatal Conceit. The Errors of Socialism*, 1988], trad. (mauvaise) Raoul Audouin et Guy Millière, Paris, PUF, coll. « Libre échange », 1993.

Ferdinand TÖNNIES – *Communauté et Société* [*Gemeinschaft und Gesellschaft*, 1887], trad. Niall Bond et Sylvie Mesure, PUF, coll. « Le lien social », 2010.